

Le Wagon, éditions du Rouergue, 2010

Réception presse, radio, télévision, internet

Arnaud Rykner
Le wagon

Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction.

J'ai dit qu'un historien avait enquêté, reconstitué, interrogé, avec rigueur et précision, des gens du train et hors du train. J'ai lu tout cela, pour ne pas mentir. J'ai lu tout ce que je pouvais, pour ne pas tricher. Ne pas faire le malin. Le moins possible.

Mais même en sachant ce que je savais, en lisant ce que j'avais lu, je ne pouvais que mentir. L'inimaginable doit être imaginé. Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image.

Une image injuste.

Alors tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'histoire est bien pire.

Irréelle.

Ceci est un roman.

Le wagon est le sixième roman d'Arnaud Rykner publié dans la brune après notamment Nur (2007) et Enfants perdus (2009). Il publie par ailleurs des essais et des éditions critiques chez José Corti, au Seuil et Gallimard. Il est aussi metteur en scène.



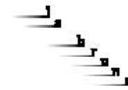
Arnaud Rykner

Le wagon

Le wagon Arnaud Rykner



la librairie du ROUERGUE



Le Wagon a fait partie des 30 romans de la sélection de rentrée 2010 de la FNAC, des 20 romans de la sélection de rentrée de Cultura, et de la sélection de rentrée du *Monde*.

Presse écrite, quotidiens, hebdomadaires, magazines, revues :

. Grégoire Leménager, *Nouvel-Observateur*, 1^{er} juillet 2010, « Le ravissement »
<http://bibliobs.nouvelobs.com/20100705/20342/generation-littell>

« **L**e 1er septembre, un singulier monologue tentera de faire entendre sa voix dans la cohue de la rentrée littéraire. Sa voix ? Celle d'un jeune déporté roulant vers Dachau à bord d'un des derniers trains qui quitta Compiègne, le 2 juillet 1944. Dans « le Wagon » (*Editions du Rouergue*), il raconte au présent le cauchemar de la soif, de la « chaleur accablante », des corps entassés ; la boîte de conserve « débordante de sanies » ; les morts qui se mêlent aux vivants ; l'envie de vomir. Un témoignage de plus sur la déportation ? Non, « *l'Histoire est bien*

pire », explique l'auteur en préambule : « *Ceci est un roman.* » Et pour cause : Arnaud Rykner est né en 1966.

Le cas de ce jeune écrivain hanté par le nazisme viendrait-il confirmer l'émergence d'une « *génération Jonathan Littell* » ? L'auteur des « *Bienveillantes* », dont le roman paru en 2006 s'est vendu à plus d'un million d'exemplaires, est né en 1967. Tout comme Yannick Haenel, prix Interallié 2009 pour avoir, avec « *Jan Karski* » (*Gallimard, 90.000 exemplaires*), consacré un livre au résistant polonais qui essaya d'alerter le monde sur l'extermination. Ils ont cinq ans de moins que Philippe Claudel, qui avait signé en 2007 « *une parabole sur la Shoah* » avec « *le Rapport de Brodeck* » (*Stock*).

Ils sont surtout à peine plus âgés que Fabrice Humbert, qui a publié avec « *l'Origine de la violence* », début 2009, un roman dont le personnage reconstitue la vie du camp de Buchenwald pour comprendre ce qu'a subi son grand-père. Paru aux Editions du Passage, le livre s'est vendu à 45.000 exemplaires ; et l'agent de Littell a demandé à négocier ses droits pour l'étranger. Enfin, par une troublante coïncidence, Humbert se trouve être le voisin de palier de la révélation 2010 : Laurent Binet, prix Goncourt du premier roman pour « *HHhH* » (*Grasset*), est né en 1972. En quelques mois, son enquête personnelle sur l'assassinat de Heydrich, bras droit de Himmler et planificateur de la solution finale, a trouvé 55.000 lecteurs... Et se trouve déjà en cours de traduction dans 19 langues.

Cette extension du domaine du roman ne va pas toujours sans heurts. Parce qu'il ne se gêne pas pour donner son sentiment sur « *ce porc* » de Heydrich, quelques critiques ont reproché un ton trop familier à Binet. Lequel Binet n'est de son côté pas toujours tendre pour « *les Bienveillantes* » (« *c'est Houellebecq chez les nazis* », écrit-il). Et personne n'a pu ignorer la violence des attaques de Claude Lanzmann cet hiver contre Yannick Haenel, qu'il accuse d'avoir « *falsifié la vérité historique en faisant de Karski un personnage tout autre que celui qu'il était réellement, et en représentant le président Roosevelt comme un clown baveux et endormi.* » Mais, globalement, les succès respectifs de ces livres indiquent l'ouverture d'une nouvelle période. L'année écoulée l'a si largement montré qu'un confrère plaçait récemment cette consigne cynique en tête de ses « *10 commandements des plus gros vendeurs de livres* » : « *De la Seconde Guerre mondiale tu traiteras* ».

On a longtemps feint de croire aux interdits lancés dès 1949 par le philosophe Adorno, pour qui « *phraser après Auschwitz* » était impensable, et aux féroces critiques de Maurice Blanchot sur « *le Choix de Sophie* » de William Styron (1979). On se répétait qu'il était à la fois indécent et impossible qu'un romancier raconte l'extermination. Et après avoir négligé les témoignages des survivants, comme celui de Primo Levi, on avait fini par penser qu'eux seuls avaient une légitimité pour évoquer ce qui s'était passé. Ce n'est plus tout à fait le cas. « *Un roman sur Auschwitz me paraît impossible : soit ça n'est pas un roman, soit ça n'est pas Auschwitz* », résume le prix Nobel de la paix Elie Wiesel. C'est cependant pour ajouter aussitôt : « *Je ne pourrais pas l'écrire, mais je ne veux pas être un censeur. Si quelqu'un se sent capable de le faire, qu'il le fasse.* »

. La Vanguardia, Óscar Caballero, 9 août 2010:

<http://www.lavanguardia.es/cultura/noticias/20100809/53979844251/generacion-littell-semprun-gallimard-auschwitz-goncourt-ucrania-rohmer-dachau-sofia-nobel-pari.html>

"Si los escritores no se apropian de la memoria de los campos, si no la hacen revivir y sobrevivir con su imaginación creadora -escribe Semprún en *Une tombe au creux des nuages* (una tumba en lo hondo de las nubes)-, se extinguirá con los últimos testigos". Obediente, otro treintañero, Fabrice Humbert, vecino de Binet en París, se apropió de la memoria de un deportado: en *L'origine de la violence* (Éditions du Passage; 45.000 ejemplares vendidos), el protagonista y autor reconstruye la vida en Buchenwald, "para comprender lo que sufrió mi abuelo".

Uno de los últimos trenes franceses con deportados salió rumbo a Dachau el 2 de julio de 1944. Arnaud Rykner describe aquel viaje en *Le wagon* (Éditions du Rouergue), en librerías el 1 de septiembre. El lector es introducido en el vagón, "una lata de conservas desbordante de pus", "los muertos mezclados con los vivos, las náuseas". Pero Rykner aclara de entrada que aquello es novela. Lógico: el autor nació 22 años después de aquel viaje.

En 1949, Adorno *prohibió* escribir sobre los campos. Treinta años después, Maurice Blanchot, gran escritor pero de actividad oscura bajo la ocupación, trató de "indecente" a William Styron por *La elección de Sofía*. "Imposible una novela sobre Auschwitz: o no es novela, o no es Auschwitz", zanjaba el Nobel de la Paz Elie Wiesel. Las cosas empiezan a cambiar. "La novedad no es ya que se haga ficción sobre la historia, sino que hacerlo no provoque el mismo escándalo", señala Yannick Haenel, 43 años, cuyo *Karski* (Gallimard), premio Interallié 2009 y 90.000 ejemplares vendidos. recrea, entre ficción y datos, la historia del resistente polaco que alertó al mundo, en 1943, sobre el genocidio. Haenel sigue asombrado por la repercusión de su libro: "Pensé que sólo podía interesar a un puñado de especialistas, por la yuxtaposición de documentos y ficción, para no mezclarlos en una sopa novelesca".

Ese prurito daría legitimidad a la generación Littell, que hace suya la "verdad esencial" de Wiesel: "Es necesario que los novelistas comprendan lo que sienten los testigos respecto de esta historia: una inmensa humildad".

. Pierre Assouline, *Le Monde*, 20 août 2010

(http://mobile.lemonde.fr/livres/article/2010/08/19/houellebecq-vs-goncourt-acte-iii_1400454_3260.html)

« **E**trange impression : il y a comme ça des rentrées littéraires qui ont un petit air non de *déjà-lu* mais de *déjà-vu*. Un bon cru, une nouvelle génération d'auteurs qui prend les choses en main en ne s'autorisant que d'elle-même, des histoires de mieux en mieux ficelées qui mettent enfin à distance une autofiction qui était tombée à son plus creux, le meilleur de la fiction étrangère comme il se doit après tamisage dans sa langue d'origine, et même la promesse de classiques revisités. Que demande le peuple ! Il a de quoi se satisfaire, mais ce sont les éditeurs et les libraires qui expriment une même crainte : que Mammouth n'écrase les Prix.

Il ne s'agit pas des best-sellers annoncés. Que le nouveau Nothomb publié à chaque rentrée depuis des lustres avec une régularité de métronome se lise et s'oublie aussi vite qu'il se vend ne gêne personne ; vingt autres de ses manuscrits aussi prévisibles attendent déjà dans le tiroir, ce qui devrait dissiper jusqu'en septembre 2030 l'inquiétude des fans de la seule rock star de la littérature belge d'expression française. Au moins lui saura-t-on gré de faire entrer du monde dans les librairies.

Mais jamais un goût de Nothomb n'éclipsera la rentrée. Contrairement à d'autres. Parfois pour de bonnes raisons. Ainsi, lorsque *Les Bienveillantes*, de Jonathan Littell, a suscité un débat houleux tant sur sa forme que sur l'enjeu historique de son roman. Parfois pour de mauvaises raisons. Ainsi lorsque l'effet de scandale provoqué par les déclarations de Michel Houellebecq, en marge du succès des *Particules élémentaires* et de *La Possibilité d'une île*, a éclipié la production romanesque de la rentrée tant en 1998 qu'en 2005. Il serait regrettable qu'à nouveau un seul monopolisât l'attention. D'autant que, cette fois encore, c'est de lui qu'il s'agit. Flammarion va naturellement tenter de vitrifier la rentrée et de faire tenir son champion jusqu'à novembre, tout en lui évitant de commettre le moindre faux pas. Exercice d'équilibrisme germanopratin rendu plus délicat encore à l'heure de la surenchère de l'Internet. Un mot de trop, une image de travers et la Toile s'enflamme. Alors prudence après sa mise sur orbite réussie à la seconde où nous mettons sous presse. Mais tout peut arriver. Ce que c'est que d'être connu pour sa notoriété.

Ce n'est pourtant pas le désert en face ! Les membres des jurys d'automne, qui demeurent, quoi qu'on en dise, dans la ligne de mire de tous et de chacun, ont eu des vacances studieuses. Il y avait du bon, et même du très bon, dans leur boîte aux lettres. Des inconnus ou des méconnus du grand public, qui bousculent par la densité de leur écriture et la tension de leur imaginaire, les Thomas Heams-Ogus, Mathias Enard, Arnaud Rykner, Nathalie Kuperman, Jérôme Ferrari pour ne citer qu'eux. Il est vrai que le spectre de la mort s'insinue souvent entre leurs pages, dans l'ombre portée des explosions conjugales et des conflits de famille, mais surtout dans celle de la crise sociale avec son ferment de suicides et ses désirs de meurtre, pour ne rien dire de la guerre, la première, la deuxième et celle d'Algérie. Ce n'est pas gai, mais c'est notre temps jusque dans ses retours de mémoire. »

. *La Dépêche du Midi*, 2 septembre 2010, Jean-Marc Le Scouarnec, « Dans un train pour Dachau

(<http://www.ladepeche.fr/article/2010/09/02/898541-Dans-un-train-pour-Dachau.html>)

« **P**rofesseur de littérature française et d'études théâtrales à la fac du Mirail, metteur en scène (« Dans la solitude des champs de coton » au Pavé cette année) et écrivain, Arnaud Rykner publie aujourd'hui « Le wagon » (Editions du Rouergue, 142 p.). Dans la peau d'un jeune homme, il raconte le terrible voyage d'un train parti de Compiègne en juillet 1944 pour rallier Dachau avec plus de 2000 prisonniers entassés à bord.

Pourquoi revenir sur cette histoire tragique ?

Dans les livres de témoignages figurait notamment celui d'un grand-oncle que j'ai bien connu mais qui ne parlait jamais à personne de cela. Juste après la guerre, de tels récits étaient insupportables à imaginer et à entendre. Du coup, à force d'être inaudibles, les témoins se sont refermés. Avec le recul, on peut à nouveau l'évoquer.

Comment s'appuyer sur l'Histoire pour écrire de la littérature ?

J'ai essayé d'approcher le plus intuitivement possible la souffrance de ces hommes. Evidemment, cela a un côté obscène de tenter d'y parvenir devant son ordinateur. Mais j'ai abordé cette expérience comme un travail de comédien, avec la volonté d'aller vers l'autre. Et avec cette question : Qu'est-ce que j'aurais fait dans une telle situation ?

Est-ce douloureux ?

Bien sûr, on n'en sort pas indemne mais il est important de vivre et de porter un tel souvenir. J'avais peur de la réaction des témoins. Un déporté a été touché par le livre, un autre qui était dans ce train où tant d'hommes sont morts m'a contacté. Je respecte ce qu'ils ont vécu : je voulais faire œuvre avec eux, par sur leur dos. »

. Paulin Cesari, *Le Figaro Magazine*, 4 septembre 2010

« **L**e 2 juillet 1944, un homme monte dans un train. Pas n'importe lequel : le Paris-Dachau. La compagnie est nombreuse (2166 hommes répartis dans 22 wagons), disparate : résistants, collaborateurs, délateurs, malchanceux. Le trajet dure trois jours. Le terminus atteint, 1000 ont péri. Affamés, assoiffés, entassés, ces imbroglios de chairs souffrantes, rendues à demi-folles, se sont détruits dans ce wagon. Tout à la fois laboratoire et fausse commune. Arnaud Rykner nous fait vivre et mourir avec son narrateur, en décrivant de l'intérieur la progressive désincarnation de son « héros ». De l'homme à l'animal, de l'animal à la chose, de la chose à la cendre. Un glissement atroce, écrit avec simplicité et humilité, loin de toute instrumentalisation, qui nous plonge au cœur de l'humanité : dans ce lien mystérieux entre la parole et la chair, dont la négation est la matrice originelle de toutes les barbaries. »

. Agence France-Presse, 11 septembre 2010

(http://www.lemonde.fr/depeches/2010/09/11/le-wagon-d-arnaud-rykner-voyage-au-bout-de-l-enfer-des-derniers-deportes_3246_88_43362579.html) :

« **E**n juillet 1944, au lendemain du Débarquement, plus de 2.000 déportés s'entassent dans l'un des derniers convois vers Dachau: trois jours en enfer racontés de l'intérieur et heure par heure par la voix d'un jeune homme de 22 ans dans "Le wagon" d'Arnaud Rykner (éd. du Rouergue). L'auteur, né en 1966 et dont c'est le sixième roman, a relevé le défi de la littérature pour parler de cette tragédie, vécue par un membre de sa famille, en inventant le monologue d'une des victimes, enfermée dans un huis clos infernal avec cent autres déportés. Vingt-deux wagons en tout forment ce convoi. Ils mettront trois jours pour rallier Compiègne à Dachau, dans la fournaise de l'été et le plus grand dénuement. Plus de 500 hommes mourront pendant le voyage. Les odeurs pestilentielles, les bagarres, la faim, la soif, les hommes devenus fous, les cadavres qui s'accumulent et qu'on entasse dans un coin, le lecteur vit tout cela comme s'il se trouvait lui-même dans ce wagon du désespoir. Avec une écriture simple et d'une incroyable densité, sans pathos mais où percent l'angoisse et l'horreur, Arnaud Rykner décrit comment, au

fil des heures, ces hommes, dont beaucoup de résistants, deviennent une masse indistincte, perdant leur singularité d'être humain, soumis au pire et parfois capables du pire. Même si, dans le wagon du narrateur, une forme de solidarité se fait jour, permettant de limiter un peu le nombre des morts. Pendant longtemps, cet écrivain et metteur en scène toulousain, spécialiste de Nathalie Sarraute, confie avoir cru "obscène" d'écrire sur ce fait-là, d'oser s'attaquer par la littérature à un drame historique aussi difficilement représentable que la déportation. Puis il n'a plus pu se taire. En ce début de XXI^e siècle où disparaissent les derniers témoins, les récits écrits par les victimes commencent à faire place à la fiction. "Le wagon" s'inscrit dans cette nouvelle lignée. Sans rien trahir. »

. Thomas Wieder, *Le Monde*, 17 septembre 2010

« Longtemps elles ont été le « domaine réservé » des témoins et des historiens. Depuis quelques années, au contraire, les horreurs de la seconde guerre mondiale hantent la scène littéraire française. Une entrée en force, portée par une génération d'écrivains nés, pour la plupart, à la charnière des années 1960-1970. Comme Jonathan Littell (*Les Bienveillantes*), Fabrice Humbert (*L'Origine de la violence*, Le Passage, 2009), Yannick Haenel (*Jan Karski*, Gallimard, 2009), et Laurent Binet (*HHhH*, Grasset, 2010). Ou comme Arnaud Rykner, né en 1966 et dont *Le Wagon* fait partie des belles surprises de la rentrée littéraire.

Professeur de littérature à l'université Toulouse-II-Le-Mirail, déjà auteur de cinq romans et d'une dizaine d'essais, notamment sur Maurice Maeterlinck, Nathalie Sarraute et Marguerite Duras, Arnaud Rykner revient ici sur une histoire vraie: celle du convoi 7909, parti de Compiègne le 2 juillet 1944 et arrivé à Dachau trois jours plus tard.

Le choix d'un tel sujet n'est guère étonnant. Quand ils s'emparent de l'histoire, les romanciers vont le plus souvent vers le plus singulier, le plus extrême. Ce n'est pas à un vulgaire nazillon que Laurent Binet s'est confronté dans *HHhH*, mais à Reinhard Heydrich, l'un des principaux artisans de la « solution finale ». Ce n'est pas à un résistant parmi d'autres que Yannick Haenel a consacré son dernier roman, mais à Jan Karski, l'homme qui rencontra Roosevelt en 1943 pour lui raconter ce qu'il avait vu dans les camps. Même chose avec Rykner : le convoi 7909 ne fut pas seulement l'un des derniers, mais aussi l'un des plus meurtriers - 2166 déportés au départ, 536 morts pendant le trajet. Ecrire à la première personne le « spectacle étrange » de ce « peuple de zombies » était risqué. Rykner s'en est fort bien tiré. Cela tient sans doute à son style, d'une juste sobriété. Mais aussi à sa maîtrise d'une technique (le monologue) et d'un motif (le confinement), déjà présents dans de précédents romans, et qui s'imposent ici avec une évidente nécessité. »

. Pierre Assouline, *Le Magazine littéraire*, octobre 2010 « Arnaud Rykner dans l'antichambre de la mort » (et *République des lettres*, le 7 septembre 2010 : <http://passouline.blog.lemonde.fr/2010/09/07/arnaud-rykner-dans-lantichambre-de-la-mort/>)

« C'est un phénomène étrange que tout lecteur a déjà éprouvé à plusieurs reprises : l'impression que d'autres textes s'interposent entre lui et l'histoire. *Le Wagon* (140 pages, Editions du Rouergue) d'Arnaud Rykner pourrait ainsi souffrir du surgissement du *Dernier wagon* (1981) de Jean-François Chaigneau et du *Train* (1961) de Georges Simenon. Le premier était un document relatant l'odyssée du dernier convoi de déportés ayant quitté Drancy à destination des camps de la mort le 17 août 1944 ; le second est un roman sur la rencontre improbable entre un commerçant français et une inconnue, réfugiée d'Europe centrale, dans un train ballotté au gré des incertitudes de la débâcle de juin 1940. Il y en aura un troisième désormais chaque fois que l'Occupation sera associée au chemin de fer -et Dieu sait que les occasions ne manquent pas tant il fut crucial.

Nous sommes au lendemain du Débarquement dans un convoi de déportés. Parti de Compiègne, il met trois jours pour rallier Dachau. Un peu plus deux mille hommes assis/debout s'y coudoient dans vingt deux wagons. Une majorité de résistants, des otages mais aussi des collabos, des délateurs. La France au moment où elle voit le bout du tunnel. Cinq cents morts à l'arrivée. Et pour les autres, le début d'une saison en enfer. Tout est raconté de

l'intérieur par un jeune homme de 22 ans. C'est peu dire qu'on y est : on souffre, on a froid, on a faim, on a chaud, on s'angoisse, on s'inquiète, on s'interroge, on s'émeut, on ferme les yeux, on écoute le bruit des roues, on se révolte, on se résigne. Avec eux. Le tour de force de l'auteur est de nous y emmener sans pathos ni démagogie. Sans faire le malin. Une odeur s'en dégage, que bien peu savent restituer : non l'odeur de la mort, seuls les rescapés la connaissent, mais celle de l'antichambre de la mort. Le monologue qu'il a composé est d'une remarquable économie de moyens ; il confinerait à la sécheresse s'il n'était à chaque page sauvé par la tension qui s'y déploie sans faiblir ; on dira qu'on n'en attend pas moins de l'auteur d'un sixième roman, encore qu'une telle maîtrise sur un sujet aussi délicat ne soit pas si courante ; le mot de trop s'y voit davantage qu'ailleurs. Les dialogues sont à l'os. On y sent les influences subies par cet universitaire toulousain - des traces d'une certaine écriture blanche, une écriture de silence qui fait autrement résonner les mots, héritée de son travail critique sur les œuvres de Marguerite Duras et de Nathalie Sarraute ; on y décèle également son expérience de la mise en scène de théâtre, et sa proximité avec Claude Régy, à travers son savoir-faire dans l'organisation du huis clos au centre de cette tragédie ferroviaire.

Rykner est assez emblématique d'une génération (il est né en 1966) qui ne craint plus de s'emparer d'une époque sensible qu'elle ne connaît que par ouïe dire et par ses lectures, quand il se trouve assez de survivants parmi les lecteurs pour contredire. Il y a quelques années encore, elle ne s'en sentait pas le droit. C'est un roman où ce qui est inventé est encore en deçà des atrocités de l'Histoire. »

. Claudine Galéa, *La Marseillaise*, 3 octobre 2010. « 'Le wagon' est parti de Compiègne pour aller à Dachau. Arnaud Rykner en retrace le voyage. Rigoureux. »

« **B**eaucoup de livres ont été écrits sur l'innommable qui doit être nommé. Qu'Arnaud Rykner en ajoute un était risqué. Mais nécessité fait loi. Au hasard de la vie, il découvre qu'un membre de sa famille fut emporté dans ce dernier train, parti de Compiègne, le 2 juillet 1944.

Ce qui arrive aux autres est toujours tenu à distance, même si l'intelligence fait l'effort de comprendre, de percevoir, d'imaginer. Mais parfois les autres se rapprochent, et c'est presque soi alors, qui est entrepris, interrogé. Cet homme - ce familier, devient l'ombre d'Arnaud Rykner, son fantôme. Alors, seule l'expérience de la mise en mots libère, donne un corps au fantôme, à l'anéantissement. Ensuite, seulement, on peut passer à autre chose.

Le wagon est un titre qui décrit bien l'entreprise littéraire de l'auteur : voilà un nom commun qui a encore pour quelques générations valeur de nom propre. Le wagon, c'est aussi un corps collectif, un pan de l'Histoire. Une vision aussi, celle du pouvoir nazi et de ses complices Français (entre autres) qui ont choisi de considérer les hommes comme des bêtes qu'on entasse et qu'on envoie à l'abattoir.

« *Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction* » dit l'auteur dans un prologue au récit. Quelques lignes plus loin, il dit encore : « *Tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle. Ceci est un roman.* »

Un roman qui n'est pas une fiction prend à corps et à cœur la réalité. Assume la responsabilité de donner un corps et une voix à ceux qui se sont tus, morts pendant le voyage ou à l'arrivée. Parle en leur nom. Prend leur place. Dans le wagon.

Cela semble impossible et même gênant. Et cependant c'est possible. De figurer le corps d'un déporté de 22 ans qui a la chance d'être près de deux lattes de bois par où l'air passe, une fente par où la vie s'engouffre. D'échapper à la gigantesque bagarre qui finit en tuerie à l'intérieur du wagon, les corps des morts en train de pourrir à un mètre de soi. Qui résiste à la soif et à la faim, à toutes ces choses qu'une bête subit sans rien pouvoir opposer, et qu'un homme, ravalé à cette place, tente de penser pour ne pas devenir fou.

Arnaud Rykner sait faire parler les corps, et il se tient à cela, dans l'imagination d'une centaine d'hommes bientôt nus ou presque, entassés. Il a lu des documents, il a recoupé des témoignages, il a entendu l'abominable, et il essaie de dire ce qui alors n'a pu être dit. Il n'y avait pas la place pour le dire, pas le temps, pas le lieu. En état de survie, on ne parle pas, on survit. Ce temps du revenir, du repentir (la correction d'un mot, d'un texte) est le luxe des bien portants. Le travail de mémoire peut profiter de ce luxe.

Arnaud Rykner nous raconte que le devoir de mémoire n'est pas seulement la reconstitution d'une Histoire historique, mais la chronique d'assassinats qui se poursuivent tous les jours en d'autres lieux. Raconter le corps des hommes soumis à la torture et à la défiguration, la façon dont l'esprit tente de le faire tenir debout, de garder de la dignité à ce qui n'est plus qu'un amas d'os, de sang, d'excréments. La façon dont les sentiments humains restent jusqu'au bout les mêmes, faits d'envie, d'assurance, de honte, de peur, d'amitié, de haine. La façon dont le rire est toujours prêt à surgir, l'espoir à revenir. La façon dont les rêves perdent et sauvent à la fois. La façon dont l'enfant en soi réanime le désir de vie.

C'est écrit au cordeau, mais avec des adjectifs, des exclamations, du lyrisme, de la chair, et la recherche constante du mot juste qui ne fera pas descendre le niveau de la réalité trop en dessous, ni ne le sublimera. »

. Jean-Rémy Barland, *Luxemburger Wort/La Voix du Luxembourg*, 7 octobre, 2010. « De Compiègne vers Dachau. Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers » :

« Au départ un fait historique pas forcément connu de tous : le 2 juillet 1944 est parti de Compiègne le dernier train de déportés pour Dachau. Fait stupéfiant il y en eut d'autres traversant la France vers des camps d'extermination et ce jusqu'au début de l'automne, soit bien après le débarquement de Normandie, et bien après la Libération de Paris.

Arnaud Rykner qui a appris l'existence du train de Compiègne par un de ses proches s'est beaucoup documenté sur les travaux d'historien existant et a décidé de témoigner par le biais d'un roman où tout ce qui est raconté demeure vrai, où ne sont inventées que les réactions des prisonniers, mais avec un souci de vraisemblance proche de l'essai. Sur un tel sujet, on comprend pourquoi un écrivain s'abstient de mentir. Arnaud Rykner parle en l'occurrence de « ne pas faire le malin », surtout quand l'enjeu est rien moins que penser l'inimaginable.

Dans le prologue du roman, il résume les faits : 2160 hommes entassés dans 22 wagons qui mirent trois jours à atteindre Dachau. A l'arrivée, ils n'étaient plus que 1630. L'enfer vécu par ces hommes qui « n'étaient plus que des nombres », Arnaud Rykner en confie la narration à un jeune homme de 22 ans, acteur, témoin et victime présent dans le wagon. La première chose sur laquelle il insiste c'est la chaleur étouffante dans le wagon, et le manque d'eau assoiffant les prisonniers.

Dans des scènes effroyables Arnaud Rykner raconte le manque d'hygiène, l'odeur putride et tout ce qui en découle, crise de nerfs, et cette idée qui frappe les consciences : « On ne comprend toujours pas. On ne comprend pas ce qui est arrivé. On ne comprend pas cet acharnement. Ce qu'ils nous veulent, pourquoi ils nous font ça. On ne comprend rien. » Cette promiscuité insupportable, cette certitude que l'on part pour la mort, cette volonté pourtant de garder un brin d'espoir, donnent naissance aux plus belles pages. Mais peut-on parler de création littéraire ? C'est loin d'être évident, et c'est sans doute voulu ainsi.

« Le wagon » d'Arnaud Rykner est avant tout un roman que l'on pourrait qualifier de pédagogique. C'est sa force et sa limite. Il n'est pas question de lui en faire le reproche, mais Arnaud Rykner en choisissant ce sujet et ce type de narration fixe lui-même les cadres restreints de sa non-fiction. Ne prenant en compte que le seul point de vue de son personnage principal, le romancier touche au cœur, et joue sur l'émotion seule.

Bien entendu, il ne peut y avoir le moindre recul de la part de son narrateur, et le lecteur de ce fait n'est pas convié à réfléchir autrement que par le cœur à la folie des hommes. Et puis il faut bien admettre que les travaux des historiens en la matière nous ont déjà tellement renseignés sur les trains de la mort que nous ne sommes jamais vraiment surpris par ce que nous lisons. Horrifiés certes, étonnés non. Là encore, c'est le but poursuivi par Arnaud Rykner dont on saluera ici l'intégrité morale lui qui évite d'en rajouter dans le pathos par des phrases choc rajoutées à celles décrivant l'horreur.

Au moment où plusieurs biographies sur Jean Ferrat sont publiées en France (dont celle de Daniel Pantchenko chez Fayard), on ne peut que songer en lisant « Le wagon » à « Nuit et brouillard », un des chefs-d'œuvre du chanteur disparu. Et notamment le début : « Ils étaient vingt et cent, ils étaient des milliers. Nus et maigres et tremblant dans des wagons plombés. »

Arnaud Rykner signe donc en ce sens un livre utile. Sur cette période noire de l'histoire du monde, on notera également la sortie du film de Gilles Paquet-Brenner « Elle s'appelait Sarah », tiré de l'exceptionnel roman éponyme de Tatiana de Rosnay. Kristin Scott-Thomas,

tout en sobriété, y est bouleversante et le film comme « Le wagon » d'Arnaud Rykner un coup de poing contre l'oubli pour, comme le chantait Jean Ferrat au sujet des déportés, « que tous les enfants sachent qui vous étiez ».

. Muriel Steinmetz, *L'Humanité*, 21 octobre 2010, « Un long voyage vers la mort en 1944 » (http://www.humanite.fr/20_10_2010-un-long-voyage-vers-la-mort-en-1944-456116)

« *Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé aussi. Bien en dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction.* », ainsi s'explique Arnaud Rykner à l'orée de son roman. Ceci encore : « *L'inimaginable doit être imaginé. Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image.* » On perçoit tout de suite la gravité de l'enjeu, d'autant plus qu'on sait immédiatement qu'il s'agit d'un voyage vers les camps de la mort. En cent quarante-deux pages très denses, l'auteur appuyé sur une documentation irréfutable, raconte l'horreur vécue par les déportés du dernier train pour Dachau, parti de Compiègne le 2 juillet 1944. Pour se faire, il s'est comme mis dans la peau de l'un d'eux, un jeune juif résistant qui doit avoir vingt-deux ans dans trois jours. Le convoi 7909, constitué de vingt-deux wagons, à raison de cent hommes dans chacun, qui est prévu pour quarante, soit deux mille cent soixante six hommes arrêtés par la police française, mettra trois jours pour arriver à sa destination fatale. D'ordinaire il suffit de vingt-quatre heures.

Il est d'abord écrasé contre une lucarne, c'est-à-dire qu'il peut encore voir le paysage, boire les gouttes de pluie et respirer. Le wagon devient au fil des heures un « immense cimetière mobile », où flotte la puanteur des cadavres amoncelés. Le lecteur est forcé d'accompagner le convoi de cette descente aux enfers du corps et des âmes. On a faim et on a soif avec eux. On sent constamment l'odeur de la mort au travail. Horrible paradoxe : la décompression née du trépas des uns laisse un peu d'air aux vivants. Dans la traversée des villes françaises, les gens au bord de la voie se mettent un mouchoir sur le nez, tandis que dans les villes d'Allemagne on jette des pierres sur le train. Par bonheur, des paysans parfois envoient de l'eau sur les portes en bois, dans un geste de solidarité dérisoire mais au fond utile. Au pire de l'enfer, il importe à certains de maintenir en ordre de marche leurs capacités intellectuelles. C'est ainsi que le héros de Rykner, avec un autre déporté qui est instituteur, se met en tête, à l'aide d'indices extérieurs, de calculer le nombre de kilomètres qu'il leur reste à effectuer jusqu'à la frontière allemande.

On n'oubliera pas ces pages terribles d'une fiction atrocement greffée sur une réalité qu'on ne peut plus ignorer et dont il faudra toujours révéler la trace. »

. Dominique Viart, revue *Vacarme*, n°54, 2010, « Le scrupule du roman ».

Le temps paraît loin où Georges Perec pouvait écrire, dans la revue *Partisan*, en 1963 : « On n'attaque pas la littérature concentrationnaire. Dès qu'un livre parle des camps, ou même d'une manière plus générale, du nazisme, il est à peu près assuré d'être accueilli partout avec une certaine sympathie ». C'est en effet quasiment le contraire qui se produit désormais: tout livre, tout film sur ces questions suscite le débat, quand ce n'est pas la controverse. Il faut dire qu'entre-temps s'est diffusée une censure morale, initialement posée par Adorno dans une réflexion plus complexe que la phrase péremptoire qui en fut retenue et discutée¹. Réitérée et soutenue par Maurice Blanchot, cette interdiction domine les années 70-80 : « Le danger des mots, c'est peut-être de prétendre évoquer l'anéantissement où tout sombre toujours, sans entendre le "taisez-vous" adressé à ceux qui n'ont connu que de loin ou partiellement l'interruption de l'Histoire » (*L'Écriture du désastre*). Il ne peut pas y avoir, écrit encore ce dernier, de « récit-fiction d'Auschwitz » (*Après-coup*).

La formule fait entendre ce que Perec avait déjà bien compris. Ce ne sont pas tant les ouvrages consacrés aux Camps qui sont regardés avec suspicion, mais ceux qui s'en approchent *avec les moyens de la littérature* : « il est clair que l'on distingue soigneusement ces livres [il s'agit des témoignages] de la "vraie" littérature. A tel point que l'on ne sait plus très bien si le

¹ « Écrire un poème après Auschwitz est barbare ». L'article d'Adorno où est formulée cette réserve, « Critique de la culture et société », date de 1949. Il est republié en 1955 dans *Prismen*, dont la traduction française ne paraît chez Payot qu'en 1986. Entre-temps le philosophe est revenu pour l'expliquer sur cette formule et sur les réactions qu'elle a suscitées, notamment dans *Dialectique négative* (1966), trad. française, Payot, 1978.

fondement de cette attitude est que l'on a trop de respect (ou de mauvaise conscience) vis-à-vis du phénomène concentrationnaire, au point de penser que la littérature ne pourra jamais en donner qu'une expression inauthentique et impuissante, ou si l'on pense que l'expression d'un déporté est incapable, en elle-même, de donner naissance à une œuvre d'art». L'auteur de *W* entreprenait alors, *a contrario*, d'inscrire *L'Espèce humaine* de Robert Antelme au sein de la littérature en l'arrachant à la catégorie du simple document. La question s'est aujourd'hui déplacée vers le premier membre de l'alternative.

Les témoignages, désormais, se font rares. La littérature est seule qui puisse, hors du champ des sciences humaines (Histoire, Philosophie...), continuer à s'avancer au plus près de ces « centres interdits » dont parle Gracq. Mais est-elle légitime à le faire ? Il semble en tout cas qu'elle en reçoive l'injonction : il est frappant que nombre d'écrivains, dont certains n'ont aucun lien personnel ni familial avec le génocide, se trouvent requis de s'y confronter, au point qu'un magazine a pu récemment parler d'une « génération » définie par ce phénomène². J'y vois le signe littéraire d'une prise en charge, par l'ensemble du corps social, d'un événement dont la signification excède les expériences particulières – et qui ne se résout pas au « devoir de mémoire ». Mais comment s'approprier ce sur quoi pèse un tel interdit ?

Car la difficulté n'est pas levée, bien au contraire : elle s'est approfondie, redoublée, compliquée. Du côté de la philosophie, quand, dans *Après Auschwitz*, Agamben soutient à partir de Primo Levi que ceux que l'on appelle, dans les camps, les « musulmans », déjà agonisants et privés de voix, sont les seuls vrais témoins. Du côté aussi de cette parole tutélaire qu'installe l'édification d'un double modèle de référence, celui de *Shoah* (1985), et celui, précisément, de *Si c'est un homme* véritablement traduit en 1987. Du côté aussi, il faut le dire, d'une invalidation de la fiction par elle-même, à travers les falsifications littéraires successives que furent les livres de J.-F. Steiner (*Treblinka*), de Sylvain Reiner (*Et la terre sera pure*) ou de Benjamin Wilkomirski (*Fragments. Une Enfance 1939-1945*) justement dénoncés par Pierre Vidal-Naquet comme une « sous-littérature qui représente une forme proprement immonde d'appel à la consommation et au sadisme »³.

Mais la difficulté vient aussi des œuvres de Paul Celan, de Samuel Beckett, de Georges Perec... qui surent mieux que tout autre désigner l'innommable sans prétendre le représenter. Elles en ont amplifié les résonances ; elles ont creusé dans le verbe l'impossibilité même de figurer l'expérience limite. Elles font signe vers cet abîme, mais, comme les œuvres vouées à l'invisible de Jochen Gerz, ne peuvent rien rendre tangible d'une expérience qui meurt avec ceux qui furent assassinés. Ce sont ces espaces où l'impossible s'est énoncé, instruit, dévoyé ou au contraire fait entendre, que l'écrivain doit aujourd'hui traverser pour écrire, s'il ne veut pas, s'il ne peut pas, se résoudre à l'hypostase de l'interdit ni sombrer dans les consensuelles commémorations pré-formatées.

Comment s'y essaie-t-il ? paradoxalement sans renoncer à la fiction, mais en installant celle-ci au cœur même du *scrupule* qui l'entrave. Plusieurs textes récents le montrent où ce scrupule s'inscrit de diverses manières. Dans *Le Wagon* d'Arnaud Rykner⁴, c'est dans un avant-propos, disposé en italiques à l'ouverture du roman ; dans *Jan Karski* de Yannick Haenel⁵, c'est à travers le dispositif même du livre ; dans *HHhH* de Laurent Binet⁶, c'est à la faveur du mode d'énonciation employé ; dans *Moi, Sándor F.* d'Alain Fleischer⁷, c'est aux confins du dispositif narratif et de formules répétées, comme un avertissement venu scander l'avancée du texte.

Arnaud Rykner formule, au seuil du *Wagon*, la double contrainte qui pèse sur lui : « j'ai toujours su qu'écrire sur ça m'était interdit. Que je n'en avais pas le droit » et « cette chose obscène, il fallait que je la tente ». Alain Fleischer en extrait le questionnement qui lance son livre : « Un être, en survivant à un autre, peut-il représenter la vie de cet autre ? Un tel transfert, une telle continuité peuvent-ils s'opérer ? ». Leurs deux romans se fondent sur une injonction intime qui requiert l'écrivain, quasi physiquement : « [...] mon corps a décidé pour moi, ce jour-là, qu'un jour il me faudrait aller plus loin que ces quelques mots échangés au cours d'une conversation d'apparence anodine. Aller plus loin et écrire sur ça, parce qu'écrire

² Grégoire Leménager, « Génération Littell », *Le Nouvel Observateur*, 1^{er}-7 juillet 2010.

³ Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, La Découverte, coll. « Essais », 1991.

⁴ Arnaud Rykner, *Le Wagon*, Le Rouergue, 2010.

⁵ Yannick Haenel, *Jan Karski*, Gallimard, 2009.

⁶ Laurent Binet, *HHhH*, Grasset, 2009.

⁷ Alain Fleischer, *Moi, Sándor F.*, Fayard, 2009.

m'était depuis longtemps une nécessité. Ces deux nécessités, écrire et chercher ce qui manquait à l'histoire, ce qui faisait ce défaut dans la chaîne des jours, ce qui faisait le silence d'une ou plusieurs vies, au-delà de la mienne propre – face à elle bien tenue – se rejoignaient tout à coup. » écrit Rykner quand Fleischer se trouve comme sommé de s'éprouver dans le corps d'un autre.

De manière plus cérébrale, Laurent Binet réitère, parfois jusqu'au système, le scrupule qui lui interdit de laisser l'écriture glisser au romanesque. Il déclare se refuser à inventer des dialogues, à « réduire des actes à de la littérature ». Et rien ne peut être dit, ou presque, que le narrateur du livre ne se montre en train de documenter son propos et de s'interroger sur la manière de dire, quitte pour cela à ne jamais dévier d'une certaine neutralité stylistique. On connaît par ailleurs la construction en trois temps du roman de Yannick Haenel. La première partie n'est pas, comme s'en offusque Claude Lanzmann, à tort me semble-t-il, un « plagiat » de la séquence de *Shoah* consacrée à Karski, mais un texte de réception : celui de qui rapporte ce qu'il a vu dans les images de ce film – et comment il en fut affecté. Non seulement les mots, mais aussi les silences, les expressions du visage, les *effets* produits par l'image. Ce que, on peut le supposer, ces images visaient à produire. Et qu'elle ont produit, sur chacun de ceux qui les ont vues. Simone de Beauvoir du reste ne fait pas autre chose dans la préface du livre qui publie les entretiens du film. La seconde section résume l'itinéraire de Karski d'après son autobiographie⁸. Le troisième temps enfin est un monologue intérieur attribué par l'auteur à Karski. Le scrupule de l'écriture est mis en scène par ce dispositif qui à la fois renvoie le lecteur à la consultation possible des documents originels – le film, les livres – et manifeste d'abord le premier temps de l'appropriation, avant d'en livrer la réécriture, laissant chacun en mesure de juger des inflexions qui s'y manifestent.

Adoptant le principe projectif de la collection *AlterEgo* des éditions Fayard, Alain Fleischer s'installe dans la béance même que tente de réduire le travail de fiction. Dans son roman, Sàndor F. est à la fois le prénom et l'initiale d'un oncle du narrateur, mort sans témoin dans un convoi de déportation et celui (qu'aurait dû porter Fleischer) de son neveu qui s'en fait l'impossible *auto*-biographe : « Moi Sàndor F., je n'ai pas connu celui dont je vais écrire la vie, car il est mort avant que j'aie pu le rencontrer [...] » *versus* « je porte son histoire ». Il y a sans doute un certain scandale à s'installer ainsi dans la vie et la mort d'un autre. Mais le scandale serait aussi de laisser cette vie et cette mort se dissoudre dans le silence qui les cerne. Le procédé peut sembler un peu lourd, et répétitif, qui se rappelle tout au long du livre, entretenant et empêchant à la fois la fusion des deux consciences. Mais cette répétition n'est pas sans produire un effet d'hypnose tel que le cauchemar d'une épreuve d'extermination semble s'être de fait installé dans le corps même de celui qui parle.

Si bien que la phrase qui fait leitmotiv : « Je me souviens. J'imagine. Je me souviens » consacre, dans l'équivalence imparfaite de ces deux verbes, un autre mode de la mémoire, empathique si l'on veut, nourrie tout à la fois d'une connaissance intellectuelle des événements et d'un terrible in-savoir de leur réalité sensible. Que le livre de Rykner et celui de Fleischer « rapportent » quasiment la même expérience est significatif. Tous deux mettent des mots sur ce qui n'en a pas. Tous deux tentent, *malgré tout*, de peupler les pages que Gérard Wacjman avait laissées blanches dans *L'Interdit*. « L'inimaginable doit être imaginé. Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image. » écrit Rykner. Tel est peut-être l'enjeu que la littérature désormais se donne : *figurer l'infigurable*. Après en avoir hypostasié la notion, après en avoir, au cours des années 70, mis en scène la fascination, la littérature semble désormais décidée à s'affronter à cette impossibilité même – et à trouver les voies qui lui permettront de ne pas s'en satisfaire : « Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la vérité. Ce n'est pas une fiction » écrit encore Rykner, « tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle. Ceci est un roman ».

Mais qu'est-ce donc que ces romans qui ne sont pas des fictions ? A propos de *Rimbaud le fils*, où dès les premières pages se met en place un régime hypothétique de l'écriture par le battement des alternatives, Pierre Michon déclare que son livre « n'est pas fictif, mais

⁸ Jan Karski, *Story of a Secret State* (Emery Reeves, 1944), désormais disponible en France sous le titre : *Mon témoignage devant le monde*, Robert Laffont, 2010. Haenel s'inspire aussi des biographies que consacre à Karski, Stanilaw M. Jankowski : *Emissarius Witold*, et (avec Thomas Wood) : *Karski : How One Man tried to Stop the Holocaust*.

fictionnel ». Une telle distinction mérite d'être entendue : elle change la *nature* de la fiction. Celle-ci n'a plus vocation à inventer des histoires, mais à se saisir d'existences ou d'événements avérés, non pour les représenter mais pour en proposer des figurations possibles : en manifester des modes d'investigation ou d'appropriation. Car le langage, écrit Pascal Quignard, *est l'investigation*. La fiction acquiert alors le statut d'une fonction figurante, nécessairement subjective, et assumée comme telle. Elle ne compose pas de personnages, ne construit pas d'histoires. Elle tente des figures, lesquelles, dirait Pascal, « portent absence et présence », selon le geste qui fut aussi celui de Giacometti. Il ne s'agit pas tant de proposer des récits là où ceux-ci manquent terriblement, que de chercher comment dire aujourd'hui cet héritage collectif que le savoir positif ne suffit pas à porter - et dans l'épreuve duquel le texte se projette. L'écriture y invente une autre manière d'être. Ce soupçon que la modernité lui lègue, plutôt que de s'en détourner, elle en fait le scrupule de sa relation à l'Histoire et au monde. »

. Colonel Jean Thomas (résistant déporté du convoi 7909), *Bulletin de l'Amicale de Dachau*, décembre 2010.

« *Tout ce qui est raconté ici est vrai.*

Tout ce qui est inventé est vrai aussi, bien en dessous de la réalité.

Ce n'est pas une fiction. L'imaginable doit être imaginé.

Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire.

Ces propos inscrits en prologue, par Arnaud Rykner, dans son livre *Le Wagon* semblent un peu sibyllins, voire contradictoires. L'auteur, avec une grande bonne foi, a voulu relater l'histoire de ce convoi 7909 parti de Compiègne le 2 juillet 1944 pour Dachau, afin qu'il ne soit pas oublié. Mais il ne se sent pas habilité à parler en tant que témoin d'une épreuve qu'il n'a pas subie, ni comme historien car l'histoire est pire et inimaginable.

Ayant avant tout le souci d'éviter que la tragédie de ce convoi ne tombe dans l'oubli, une force intérieure l'avait amené à prendre la plume, par devoir et comme contre son gré.

Il a alors imaginé de relater ce qu'il aurait ressenti s'il avait été l'un des passagers de cet affreux convoi du 2 juillet 1944.

Il en retient tout d'abord le titre, en un seul mot, et on pas *Le Train de la Mort*. Et ce titre est parfaitement judicieux. Bien sûr Rykner a lu attentivement le livre de Bernadac et a bien évoqué les drames qui s'étaient déroulés et qu'ont subis ces déportés entassés dans des « quarante hommes, huit chevaux en long » dans une chaleur torride.

Et ce qu'il nous décrit « imaginairement » dans son wagon résume toutes les atrocités qui ont pu se dérouler dans nombre de wagons ; sa relation ne nous épargne aucune des réactions si tragiques que s'infligèrent entre eux les déportés ayant perdu la raison, dans leur si intense confinement, par manque d'air et d'eau.

Sa description nous remet en mémoire la plupart des réactions recueillies par divers témoins interrogés par Bernadac. Il va jusqu'à leur faire parler de leurs pensées immédiates après le calme relatif ayant suivi cette fournaise et leur faire évoquer leur passé... en avions-nous encore la capacité ?

En résumé, on ne peut dire que ces 123 pages se lisent aisément, non point à cause du style qui ne comporte aucune longueur, mais en raison de son sujet même, à savoir la description de l'horreur.

Mais tel qu'il est, il atteint son but, préserver la mémoire et ne saurait être considéré comme un plagiat.

. Serge Hartmann, *Les Dernières nouvelles d'Alsace*, 16 janvier 2011, « L'horreur d'avant l'horreur ».

Tenter de dire l'indicible pour empêcher l'oubli de recouvrir ce qu'a été la barbarie nazie. Dans « Le Wagon », un texte au réalisme brûlant où humanité et bestialité s'enchevêtrent, Arnaud Rykner relate l'un des derniers convois de la mort partis de France. Bouleversant.

Avant l'élimination, c'était déjà l'élimination. Lorsque les déportés montaient dans les trains, la Mort n'attendait pas l'arrivée dans les camps d'extermination pour prélever son dû.

Le 2 juillet 1944, l'un de ces sinistres convois partit de Compiègne pour Dachau - l'un des derniers à quitter la région parisienne. Il était composé de 2 166 hommes. Trois jours plus tard, 536 cadavres étaient retirés des wagons d'où émergèrent également des hommes réduits à

l'état de fantômes par la faim, la soif, la chaleur insupportable d'un été caniculaire, le manque d'air dans des espaces confinés... L'amour de la vie, quand même.

Comment rendre compte par l'écriture de l'enfer d'avant l'enfer ? Comment prétendre par les mots restituer ce qu'éprouvèrent ces prisonniers réduits à la condition de bêtes, entassés à 100 dans des wagons dont la capacité de transport maximum était théoriquement de « 40 hommes ou 8 chevaux » ? Comment décrire la pestilence des cadavres se vidant lentement de leurs fluides ? Les scènes de folie suscitées par l'indicible ? Et l'effroi des survivants ayant abandonné tout espoir, oscillant entre solidarité et haine de l'autre pour rien d'autre qu'un peu d'eau ?

C'est en puisant dans ce temps spécifique de la déportation, assez méconnu, celui du transport vers les camps, qu'Arnaud Rykner a nourri ce texte d'une dureté abrasive mais où subsiste malgré tout, malgré la raison qui n'accorde plus aucun crédit à l'espoir, cet amour de la vie auquel les prisonniers s'accrochaient pour tenir.

« La grande majorité des survivants ne témoignera pas pendant des années. Jusqu'à ce qu'un historien vienne les solliciter, les oblige presque à parler », indique Arnaud Rykner qui s'est décidé d'affronter cette chose interdite, susceptible de mener tout auteur au bord de l'obsène lorsqu'on aborde la Shoah par la fiction : « Donner une voix à l'autre. Prendre la place de l'autre. Faire parler l'autre en moi. »

Et ainsi cette descente dans les tréfonds de la barbarie s'effectue-t-elle à travers le regard d'un jeune homme de 22 ans. Une fiction au goût amer du document historique. L'inimaginable doit être imaginé.

Arnaud Rykner livre ici un texte d'une force et d'une humanité étonnante. Nul pathos, mais un pâle et pourtant terrible reflet d'un épisode qui dépasse le simple pouvoir des mots. « Même en sachant ce que je savais, en lisant ce que j'avais lu, je ne pouvais que mentir. L'inimaginable doit être imaginé. Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image. Une image injuste. Alors tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. »

. A[ntoine] S[pire], *L'Arche*, n°634, mars 2011, « Un récit fragmenté et oppressant » :

Le romancier Arnaud Rykner a voulu raconter l'horreur vécue par les déportés dans l'un des derniers convois de la mort, parti de Compiègne le 2 juillet 1944 pour Dachau. Il s'agissait de parler pour l'un de ses proches, qui fit ce voyage. Le convoi mettra trois jours pour arriver à destination, sous la chaleur accablante de l'été. Pour Weismann, un jeune déporté de 21 ans, c'est une descente aux enfers. Il est assoiffé, asphyxié, affamé, agressé par des odeurs pestilentielles et par la violence des uns ou des autres. Pendant trois jours interminables, le narrateur fait l'expérience de la barbarie nazie mais aussi de ce qui fait la grandeur de l'homme: la solidarité et la générosité. Au fil des heures, le wagon devient « *un immense cimetière mobile* » où flotte la puanteur des cadavres amoncelés. À travers la petite lucarne, qui délivre un mince filet d'air malgré les barbelés qui la recouvrent, les prisonniers voient défiler les panneaux annonçant les noms des villes. S'ils ne savent pas où ils vont, ils savent qu'ils vont quitter la France et sans doute bientôt quitter ce monde. Le récit fragmenté et oppressant nous confronte aux méandres de la conscience du narrateur, qui cherche à comprendre son destin et à garder une certaine dignité, malgré les cadavres empilés dès le premier jour. Le train repart, le train s'arrête, le train recule. Le voyage est interminable. Tout finira avec le débarquement sous les dents des chiens.

Télévision :

- Arte, 25 août 2010, 14h40 (sélection livres, spéciale rentrée littéraire)
(http://videos.arte.tv/fr/videos/selection_livres_speciale_rentree_litteraire_2010-3390026.html)

- FR3, « Un jour un livre », émission d'Olivier Barrot : *Le Wagon*, 17 septembre 2010, 17h05 (rediffusion sur TV5). (<http://www.ina.fr/media/entretiens/video/4285788001/arnaud-rykner-le-wagon.fr.html>)
- TLT, « Le Comptoir de l'info », 2 novembre 2010.

Radio :

- « *Du jour au lendemain* », France-Culture, entretien avec Alain Veinstein, 22 octobre 2010, 23h30.

[Ecoutez l'émission](#) (33 mn)

- « *Chemins et détours* », une émission de Haïm Cherki, Judaïque FM, 12 octobre 2010, 22h15.

[Ecoutez l'émission](#) (33 mn)

- « *Là-bas sous les étoiles* », Radio Mon País, entretien avec Jo Péron, 6 octobre 2010, 17h.

[Ecoutez l'émission](#) (30 mn)

- « *Page à page* », Radio-Occitanie, une émission de Claire Ambill, 25 novembre 2010, 9h30.

[Ecoutez l'émission](#) (30 mn)

Autres enregistrements :

- Rencontre à la librairie Ombres Blanches (Toulouse, 23 septembre 2010).
Ecouter la rencontre sur <http://www.ombres-blanches.fr/rencontres/detail/rencontre/1353/arnaud-rykner/le-wagon.html>
- Rencontre Agnès Desarthe/Arnaud Rykner, au Collège International des Traducteurs Littéraires (Arles, 27 janvier 2011).
Ecouter la rencontre sur <http://collegedestradeurs-arles.blogspot.com/2011/01/la-rencontre-entre-agnes-desarthe-et.html>

Internet :

. cultura.com, 13 août 2010, <http://leblogcultura.com/livre/litterature/le-wagon-arnaud-rykner/>

« **A** la lecture de ce roman, je découvre – enfin – la littérature d'Arnaud Rykner. L'auteur ne fait effectivement pas ici son premier pas dans le monde du livre. Après divers essais publiés chez José Corti, le Seuil et Gallimard, il écrit 6 romans, tous édités par le Rouergue. Découverte donc et pas des moindres puisque ce texte sera pour moi et sans aucun doute un des romans majeurs de cette Rentrée Littéraire 2010. Un de ceux qui vous emmène loin, si loin que le trajet du retour vous semble bien long et laborieux...

Le wagon est un voyage captivant, terriblement éprouvant et qui se fait, au fil des heures, toujours plus intense. L'Enfer nous est ici décrit sans pudeur. L'Histoire nous est contée sans fard. Avec une sensibilité et un réalisme troublants. »

- . Mediapart, 16 août 2010 : « Le vertige de la rentrée », Christine Marcandier-Bry (<http://www.mediapart.fr/club/edition/bookclub/article/160810/le-vertige-de-la-rentree>)

« Chaque rentrée littéraire est un vertige. Quantitatif et arithmétique d'abord, plus de 700 romans paraissent, comment tout lire, tout dire, un combat perdu d'avance ? Littéraire ensuite, vertige de la découverte, des emballements et leur versant déceptif, des attentes et retrouvailles (Echenoz, Houellebecq, Volodine, Bret Easton Ellis, Will Self, Gonçalo M. Tavares), les vertiges de la lecture, de la critique. Le vertige enfin, par les transports que tout roman induit, dans des espaces et des dimensions inconnues. La sensation de vivre dans un *ailleurs*. Celle du lecteur, amplifiée par le « vertige existentiel chronique » (Fanny Chiarello) de nombre de personnages rencontrés. Chaque rentrée littéraire est une course contre le temps, dans l'ivresse des pages et des marges, des échos. Étranges, ces correspondances que l'on construit peu à peu, ces univers élaborés de manière solitaire et parfois solipsiste par des écrivains face à leur page ou leur écran qui soudain, par la magie de la lecture, de la transmission, se télescopent, se rencontrent : air du temps, thèmes majeurs, actualité brûlante ou hors tout qui s'imposent, sans raison aucune, d'autant plus pertinente. De roman en roman, la rentrée littéraire devient une chambre d'échos, un laboratoire du monde comme il va, des êtres comme ils sont ou se fantasment, de l'Histoire que la fiction interroge, d'une humanité qui prend sens. [...] Tout commence avec cet effondrement que nous avons tous vécu, intimement, par écrans télévisés interposés, une fin du monde paradoxalement infinie, obsessionnelle dans la narration contemporaine, dont les déflagrations ont changé à jamais notre perception de l'Histoire, de la terreur, de la médiatisation : le 11 septembre (*L'Envers du monde, Le fond du ciel*). La dévastation s'étend et la rentrée littéraire multiplie les Apocalypses. Celles d'une « civilisation au bord de la péremption » (Fanny Chiarello) : pandémie (*L'Eternité n'est pas si longue*), fins du monde (*Le fond du ciel*), ouragan (*En attendant Babylone*, Amanda Boyden, Albin Michel et *Ouragan* de Laurent Gaudé, Actes Sud), terres post-apocalyptiques de Sibérie (Marcel Theroux, *Au nord du monde*, Plon), « Ground Zero de la Ville lumière » (Virginie Despentes). Les romans se retournent sur le passé, dans le désordre, l'Algérie (Jérôme Ferrari, *Où j'ai laissé mon âme*, Actes Sud), un fait divers mettant en scène un chef d'Etat français juge et partie (Alice Ferney, *Passé sous silence*, Actes Sud), le Vietnam (*Le Retour de Jim Lamar* de Lionel Salaün, Liana Levi), la terreur brune vue par Agnès Desarthe (L'Olivier) et Arnaud Rykner dans *Le Wagon* : « Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction. J'ai dit qu'un historien avait enquêté, reconstitué, interrogé, avec rigueur et précision, des gens du train et hors du train. J'ai lu tout cela, pour ne pas mentir. J'ai lu tout ce que je pouvais, pour ne pas tricher. Ne pas faire le malin. Le moins possible. Alors tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle. Ceci est un roman » (Arnaud Rykner, *Le Wagon*, La Brune/Au Rouergue). Roman de l'Histoire, histoire du roman, des formes qui s'écrivent sous nos yeux. Infiniment labiles, paradoxales, fascinantes. Triomphe de l'invention, de la fiction. »

- . Le Choix des libraires, Max Buvry, 26 août 2010 (<http://www.lechoixdeslibraires.com/livre-90459-le-wagon.htm#244676>)

« Dès le premier mot, dès la première page, le lecteur est happé dans ce wagon aux côtés du narrateur, jeune homme de 22 ans. Un aller simple, sans retour, où l'humanité sera bousculée. C'est la fin de la guerre mais qui pourrait stopper ce funeste convoi que les Allemands mènent envers et contre tout de Compiègne à Dachau. 2160 hommes montent et s'entassent dans 22 wagons sans se douter des conditions endurées lors de ce voyage, on ne peut se douter de l'inimaginable... Ils partirent à 2160, mais combien arriveront-ils ? Ils vont souffrir de tout : la promiscuité, la faim, la soif, la mort, les odeurs, l'obscurité, la peur, la terreur, les bagarres... Ils seront atteints dans leur chair, dans leur âme. Le narrateur ne cache absolument rien de son état, de ses sentiments, de ses réflexions. Il est à la fois un homme

parmi les autres mais également un élément de cette masse vacillante, vomissante que les Allemands mènent dans les gouffres de l'enfer. Le lecteur le sent combattre minute après minute, halte après halte, pour conserver toute son humanité alors que la tentation de la barbarie est omniprésente et peut parfois apparaître comme une béquille salvatrice. L'enfer, la barbarie, la souffrance éprouvent sans répit l'humanité. Un interminable et désespérant voyage au plus profond de l'âme humaine grâce à ce récit parfaitement maîtrisé (tout comme son écriture) et bouleversant qui ouvre des pistes de réflexion hélas toujours d'actualité. »

. Chroniques de la rentrée littéraire, 23 août 2010 (<http://carnets-de-lecture.over-blog.com/ext/http://chroniquesdelarentreelitteraire.com/>)

« **L**e wagon, c'est celui dans lequel se trouve le jeune narrateur de vingt et un ans. Ce wagon fait partie du dernier train qui emmena des déportés à Dachau le 2 juillet 1944. Ce wagon, c'est l'horreur, le cauchemar devenu réalité : une centaine d'hommes entassés comme du bétail, une chaleur accablante sans la moindre aération, la faim, la soif mais aussi et surtout la mort. La mort et son odeur... Un voyage qui dure trois jours, trois jours durant lesquels ces hommes côtoient l'enfer. Trois jours que le narrateur nous décrit, presque heure par heure. Trois jours de lutte contre soi-même et contre les autres : la peur, la panique, le dégoût mais aussi l'espoir, parfois, lorsque le train s'arrête... »

Ce roman m'a souvent rappelé la lecture du *Grand Voyage* de Jorge Semprun. La différence, c'est que *Le wagon* n'est pas autobiographique. Pourtant, l'auteur a décidé d'écrire ce roman lorsqu'il a découvert que l'un de ses proches avait fait partie de ce convoi. Il s'est beaucoup documenté, beaucoup renseigné, et je trouve ses propos très justes :

Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction. [...]

Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image.

Une image injuste. [...]

Le wagon est une lecture difficile, ce qui n'est rien comparé à ce qu'ont pu vivre ces hommes. Les phrases sont courtes, le rythme est haché, comme si l'écriture elle aussi avait été douloureuse. Difficile de dire que l'on a aimé un tel texte, et pourtant ce texte est beau, ce texte est bouleversant, si bouleversant qu'il n'est pas évident d'en parler, que je peine à trouver les mots. Y en a-t-il d'ailleurs ? Arnaud Rykner nous montre la folie des hommes, leur cruauté. Ce livre nous dit l'indicible : les corps putréfiés, les excréments, le sang, les chairs... Tout ceci paraît tellement incroyable, tellement inhumain... Et pourtant... C'est bien pour cela, qu'il faut lire *Le wagon*, ou plutôt d'une certaine manière le vivre, pour ne jamais oublier de quoi l'être humain est capable. Les pages se tournent, le livre se ferme mais les mots, les images restent là, bien présents dans l'esprit du lecteur. »

. La Boîte à sortie, « Le grand voyage d'un jeune homme de 22 ans », 25 août 2010 (<http://www.laboiteasorties.com/2010/08/le-grand-voyage-d%E2%80%99un-jeune-homme-de-22-ans/>)

« **S**ans avoir fait l'expérience, Arnaud Rykner écrit sur ce qu'Hannah Arendt appelait la « fabrication démentielle de cadavres » du nazisme par le biais du voyage en train vers les camps. Œuvres littéraires, « Le wagon » imagine les trois jours passés par un jeune résistant de 22 ans dans un train le menant de Compiègne à Dachau. Par le biais d'un personnage de 22 ans, résistant, torturé, puis emporté seul dans un wagon où sont entassées plus de 1000 personnes de Compiègne pendant 3 jours caniculaires de l'été 1944, Arnaud Rykner évoque de manière littéraire la déshumanisation. Un voyage dans l'enfer d'un train de 22 wagons transportant 2160 humains, qui deviennent fous et meurent les uns après les autres. A l'arrivée, ils ne sont plus que 1630. »

Metteur en scène, universitaire et romancier, Arnaud Rykner dit avoir longtemps hésité avant de rendre compte de ce voyage inimaginable : « Je n'en avais pas le droit, mais il fallait que je le fasse, et je l'ai fait ». L'histoire n'est pas celle de l'auteur, mais elle lui a été relatée par un proche et pour Rykner, seule la fiction et l'invention peuvent approcher une réalité interdite et impossible. Un dur et beau récit, peut-être pas vraiment original et en-deçà du « Grand

Voyage » de Semprun, mais un récit inflexible dans sa concentration sur la situation dans le train et très juste sur les réactions trop humaines du héros étouffant de chaleur et de promiscuité. »

. Encres vagabondes, Sylvie Legendre-Torcolacci, 1^{er} sept. 2010 (<http://www.encres-vagabondes.com/magazine/rykner2.htm>)

« L'horreur et la souffrance ont débuté bien avant que les déportés ne franchissent l'entrée des camps de la mort. L'inimaginable a débuté dans le convoi qui mène, en ce 2 juillet 1944, plus de deux mille personnes, dont le narrateur de ce récit, Weismann, alias Victor, un jeune homme déporté. Sous la chaleur accablante de l'été, ce voyage dans *le wagon*, est un cauchemar, une véritable épreuve physique et morale : une descente aux enfers. Dès les tout premiers instants, le jeune homme doit surmonter son incompréhension et réalise combien les gestes et des sensations les plus élémentaires deviennent extraordinaires : en effet, il est assoiffé, asphyxié, affamé, agressé par des odeurs pestilentielles et par la violence des hommes. Pendant trois jours interminables, le narrateur fait l'expérience de la barbarie et de la monstruosité des nazis et de ses compagnons d'infortune, mais aussi de ce qui fait la grandeur de l'homme : la solidarité et la générosité. Mais comment ne pas perdre tous ses repères, comment garder la conscience d'être un homme ? *Je me dis que je suis encore vivant, que si ces phrases peuvent encore me traverser, c'est que je ne suis pas tout à fait mort.*

Le narrateur aura vingt-deux ans à l'arrivée au camp :

Quelqu'un parle de Dachau.

Le train s'arrête.

Oui, c'est écrit Dachau.

La porte s'ouvre dans les hurlements des hommes et les aboiements des chiens.

Aujourd'hui j'ai vingt-deux ans.

Est-ce cette grosse bougie qui fume, là-bas, qu'il me faudra souffler ?

Même si les récits sur la deuxième guerre mondiale sont nombreux, on partage avec beaucoup d'émotion tous les instants de cet interminable voyage. C'est certainement grâce au projet d'écriture dont l'auteur fait part au lecteur. En effet, le romancier Arnaud Rykner rend compte dans ce texte d'une tragédie humaine qu'a vécue l'un des membres de sa famille ; l'auteur engage d'emblée le roman dans une problématique bien particulière :

Tout ce qui est raconté ici est vrai. Tout ce qui est inventé ici est vrai aussi. Bien au-dessous de la réalité. Ce n'est pas une fiction.

J'ai dit qu'un historien avait enquêté, reconstitué, interrogé, avec rigueur et précision, des gens du train et hors du train. J'ai lu tout cela, pour ne pas mentir. J'ai lu tout ce que je pouvais, pour ne pas tricher. Ne pas faire le malin. Le moins possible

Mais même en sachant ce que je savais, en lisant ce que j'avais lu, je ne pouvais que mentir. L'inimaginable doit être imaginé. Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image.

Une image injuste.

Alors tout ce qui est raconté est faux. Ce n'est pas un livre d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle.

Ceci est un roman.

Et ce récit, fragmenté, oppressant, relate avec une simplicité émouvante les méandres de la conscience du narrateur qui cherche à comprendre son destin et qui s'exprime dans une langue où la poésie peut aussi rendre compte de l'insoutenable. »

. Parutions.com, 10 septembre 2010, Françoise Poulet, « Raconter l'irracontable » (<http://www.parutions.com/index.php?pid=1&rid=1&srld=121&ida=12550>)

« Malgré le temps écoulé depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, la littérature ayant pour sujet l'holocauste, la Shoah et l'horreur des camps de concentration, ne s'est pas tarie, signe que le devoir de mémoire se poursuit et qu'il y a toujours de nouvelles choses à dire et à apprendre sur cette page de l'histoire. Toutefois, dans ce corpus, les textes qui se sont focalisés sur le seul voyage de déportation, sans prendre en compte son avant et son après, sont moins nombreux. Arnaud Rykner, dans son dernier livre, intitulé *Le Wagon*, se lance dans le

terrible récit de ce huis clos paradoxalement mobile, de cette prison sur rails qui, pendant plus de trois jours, à partir du 2 juillet 1944, dans des conditions de chaleur atroce, emporta plus de deux mille hommes de Compiègne vers Dachau.

Le récit de ce cauchemar est fait par un jeune homme de 22 ans, juif résistant, capturé dans les derniers temps de la guerre, alors que le débarquement de Normandie a déjà eu lieu. Pendant les trois longs jours que dure le voyage, le temps de la narration tente de se superposer au temps intérieur vécu par celui-ci, ainsi qu'à la lente déchéance que subissent les occupants du wagon : de la bestialité à la totale déshumanisation, du sursaut de solidarité à la perte de soi-même. Ces hommes (le convoi ne contient ni femmes ni enfants) sont soumis à une expérience infernale d'enfermement, pendant laquelle survit paradoxalement toujours «l'espèce humaine».

L'anonymat du narrateur s'explique par le fait que son nom n'a plus d'importance : il portait un faux patronyme lors de son arrestation et son expérience est partagée par ceux qui l'entourent. Toutefois, ce trait nous renvoie également à l'ouvrage précédent de l'auteur, *Enfants perdus*, où l'absence d'identité de «l'enfant» évoqué entraînait le même dépassement du cas particulier vers l'expérience commune du passage à l'âge adulte. Arnaud Rykner présente *Le Wagon* comme un livre perceptible de manière sous-jacente sous les précédents : en effet, l'histoire d'*Enfants perdus* avait pour arrière-plan lointain, mais toujours obsédant, le débarquement de Normandie et la violence qui avait habité ces plages au cours de cette année-là.

Avec ses traits d'écriture récurrents qui permettent de reconnaître son style (phrases courtes, souvent nominales, narration par bribes et notations), Arnaud Rykner affronte cette fois-ci de plein fouet la violence de la guerre. Le projet de son livre s'inscrit dans le débat, aussi vieux que la littérature elle-même, qui oppose le vrai au vraisemblable : un historien, que l'auteur mentionne, a déjà écrit un ouvrage sur ce convoi du 2 juillet 1944, à partir de témoignages de rescapés et de faits historiques (Christian Bernadac, *Le Train de la mort*, Paris, Éditions France-Empire, 1973). Mais le projet d'Arnaud Rykner est autre, parce qu'il est d'abord subjectif : l'histoire personnelle de l'auteur étant liée à ce convoi, il est nécessaire pour lui d'en faire le récit, de mettre des mots sur ce qui fait partie de son passé. Pourtant, comme il l'explique dans les premières pages de son livre, il a conscience de se lancer dans une «*chose obscène*» (p.13), de braver un interdit, dans la mesure où, né en 1966, il ressent un manque de légitimité : est-il vraiment autorisé à parler à la place de ceux qui étaient dans le convoi ? Cette expérience, qui appartient au domaine de l'indicible, de l'inénarrable, n'est-elle pas fermée à ceux qui ne l'ont pas subie ?

Arnaud Rykner compose un récit à partir d'une histoire véritable, mais qui est aussi nécessairement inventé, fictif, et seulement vraisemblable. Or, dans ce cas, le vraisemblable est inexorablement en-deçà du vrai, car le vrai n'est absolument pas vraisemblable : l'auteur ne peut qu'imaginer ; or, tout ce qui a été vécu dans ce train se situe au-delà de l'imaginable. Ces questions, longtemps débattues dans l'histoire de la littérature, retrouvent une acuité nouvelle à mesure que l'époque de la Deuxième Guerre mondiale s'éloigne : elles sont par ailleurs régulièrement soulevées lorsque paraît une œuvre sur le sujet.

La conscience qu'a eue l'auteur de braver un interdit est perceptible dans l'écriture du *Wagon* : dans le choix des images, ou encore dans le récit des émotions ressenties par le narrateur, transparait une certaine prudence, des hésitations dues aux précautions prises. Toutefois, Arnaud Rykner réussit quand même ce projet difficile de nous faire sentir, à nous qui ne l'avons pas vécue, la noirceur à jamais inscrite dans l'histoire de cette barbarie humaine.

. Murielle Lucie Clément, blog *Le Monde*, 23 septembre 2010

(<http://muriellelucieclément.blog.lemonde.fr/2010/09/23/arnaud-rykner-le-wagon/>)

« Depuis le succès planétaire de Jonathan Littell et *Les Bienveillantes*, plusieurs auteurs se sont lancés dans la représentation du Mal dans leurs romans ces dernières années. Ainsi avons nous lu *L'Origine de la violence* de Patrice Humbert, *HHhH* de Laurent Binet et *Jan Karski* de Jannick Haenel pour ne nommer que ceux-là parmi tant d'autres. La rentrée littéraire 2010 semble être l'opportunité pour continuer ce qui pourrait devenir une tendance.

Dans *Le Wagon* d'Arnaud Rykner, loin d'être un pavé, à peine 140 pages, un narrateur prend la place d'un déporté pendant les trois jours d'un voyage interminable vers une

destination inconnue, mais dont il y a tout lieu de croire qu'elle est celle d'un camp de la mort, commencée dès l'embarquement inhumain d'hommes, femmes et enfants : « *Lequel aurait pensé pourtant qu'on entasserait cent corps dans ce wagon prévu pour "quarante hommes ou huit chevaux en large" ? Et cent corps dans le wagon devant. Et cent corps dans le wagon derrière. Et vingt wagons, ou plus, pour aller où ? Vingt wagons à la queue leu leu, comme des enfants punis, des enfants honteux, morveux, battus, sales, retenant leur culotte, se retenant pour ne pas souiller leur culotte* ».

Avec pudeur et compassion, Rykner reproduit un train de pensée qui, s'il étonne parfois, fait montre de cohérence et de réflexion, pensée de celui au bord du gouffre, qui résiste pour éviter d'y sombrer :

« Il nous reste encore ça.

Cette force de pouvoir rire d'eux, au bord de s'évanouir, bientôt peut-être au bord de la tombe.

Mais, c'est notre tour de nous lever. Fin de la parenthèse. Je me demande si j'aurai encore l'occasion de rire. Nos visages à présent se figent. Seule notre bouche s'ouvre, excessivement. Comme un plongeur qui sortirait de l'eau.

De l'eau.

Cette seule idée me fait mal tant j'ai soif.

Il faudrait ne plus penser. À rien. N'être plus rien.

Je voudrais être mort.

Je suis fatigué. »

Le héros, mais peut-on encore parler de héros dans le cas d'un corps pressé jusqu'à l'étouffement, sans le vouloir, comme envahi par une mémoire involontaire, bénéficie du voyage forcé pour réfléchir sur des questions existentielles auxquelles il n'aurait peut-être, sans cela, jamais été confronté :

« Contrairement à ce que je pensais, la mort des autres m'est plus atroce que la mienne. Parce qu'elle est pire que ma mort, qui n'est qu'une idée de ma mort, alors que la mort des autres c'est ma mort vécue, c'est ma mort au présent, regardée, écoutée, auscultée avec horreur. » Horreur de l'acheminement accentuée par la chaleur, le manque criant de provisions de bouche et la totale absence d'eau. Impossible de rester raisonnable dans ces conditions et chaque tentative de relativiser ou d'analyser à voix haute la situation devient un sujet d'hystérie collective. Il en est ainsi lorsque l'un d'entre eux essaie d'expliquer le processus chimique à l'œuvre dans le pourrissement de la paille étalée en litière dont s'échappent des vapeurs nocives : *« Alors, comme s'ils n'avaient attendu que ça pour se réveiller, comme si la conscience soudain leur était redonnée par ces mots leur annonçant une mort idiote, abjecte, sous le soleil, tous les camarades se mettent à hurler, à frapper les parois, des peids, des mains, certains de la tête, criant qu'on nous ouvre, qu'on nous donne de l'air, qu'on ne nous laisse pas crever comme des bêtes, qu'on en ferait même pas ça à des bêtes. Ils crient, ils tapent, ils hurlent. Les pieds hurlent autant que les têtes. »*

Le narrateur reporte avec minutie l'enfer du voyage. Le tas de cadavres empilés, des morts succombés dès le premier jour de douleur où il essaie d'échapper à leur vue impressionnante et annonciatrice d'une fin éventuelle prochaine. *« Moi, je me suis mis une chemise sur la tête, et je respire au travers, sans rien voir. Mais rien ne m'empêchera d'entendre le gargouillement qui sort de la masse informe. On peut se cacher les yeux, se boucher le nez, mais nos oreilles nous rattrapent. Avec elles on ne peut rien faire, on ne peut pas tricher. Elles nous livrent à eux. À cause d'elles, les morts continuent de nous parler, de gémir dans leur langage à eux, fait de bouillonnements sourds, lugubres, obstinés. »*

La libération ne viendra pas ; le lecteur le sait dès la première page, la première ligne où il a encore le choix. Continuer la lecture ou poser le livre. Que peut-il apprendre de cette introspection, descente dans les tréfonds de l'horreur ? Peut-être justement est-ce de sentir ce que la déportation a pu être pour la part de l'humanité qui l'a subie sans jamais se départir de son savoir, de la connaissance de son bourreau : l'homme embrigadé dans une spirale de haine où même les enfants avaient leur place dans le processus de destruction : *« Avant que je comprenne, un caillou cogne le barbelé puis m'atteint en pleine joue. Je me baisse d'instinct avant de comprendre que c'est un groupe d'enfants qui me regardent ; ils profitent d'un court*

arrêt du train pour lapider les ennemis de l'Allemagne. J'entends leur cri, je l'entends sans y croire : "Juden ! Juden ! Alle ins Krematorium"». Savaient-ils donc la destination finale des Juifs transportés dans les trains sur les rails si près d'eux ? Comment des enfants pouvaient-ils souhaiter la mort de leurs semblables ? Il est probable que ce soit cela le véritable Mal, lorsque les enfants reprennent à leur compte les plus vils concepts des adultes et ne reconnaissent plus des membres de l'humanité comme les leurs. Une situation encore douloureusement présente dans nos médias à l'heure actuelle. Pour ce qu'il offre de réflexion dans les questions qu'il pose, le roman d'Arnaud Rykner n'aura pas été vain.

- . Matthieu Baumier, [lavielitteraire.fr](http://www.lavielitteraire.fr), 23 septembre 2010 (<http://www.lavielitteraire.fr/index.php/le-wagon>)

« *Le wagon* est le sixième roman de Arnaud Rykner, écrivain né en 1966, par ailleurs auteur d'essais et d'éditions critiques chez Corti, au Seuil et chez Gallimard. L'écrivain est aussi amateur de théâtre et metteur en scène, ce qui transparait dans ce roman, texte que l'on imagine sans peine mis en scène dans la Cour d'Honneur d'Avignon, bien qu'il ne comporte pas de dialogues et ne soit pas écrit pour le théâtre, peut-être même *parce qu'il* ne comporte pas de dialogues et n'est pas écrit pour le théâtre. Le livre s'ouvre sur un prologue : en juillet 1944, il faut trois jours à l'un des derniers convois de déportés pour aller de Compiègne à Dachau. Un quart des déportés périssent lors du voyage. L'un d'entre eux fut un membre de la famille de l'auteur. L'écriture de Rykner porte, fortement, cette mémoire à la fois lointaine et proche de qui est directement concerné, dans sa famille, tout en l'étant modestement, par l'éloignement des événements.

Le narrateur est ce membre de la famille de Rykner, mais il est avant tout un personnage de fiction, construit, par l'écrivain, lequel fait ainsi parler l'autre en lui. Nous plongeons dans l'enfer : trois jours, dans un des wagons du convoi, nous vivons avec le jeune narrateur de 22 ans la réalité de la déportation, sa douleur, la déshumanisation, la fin de l'humain en l'homme. Un texte très beau, très dur, par moments insoutenable, servi par une écriture en même temps mûre et poétique, à lire absolument, à primer en cette rentrée et à mettre entre les mains de tous les lycéens et collégiens de France. »

- . Le Livre du jour, Frédéric Koster, 20 septembre 2010 (<http://livredujour.mypodcast.com>)
[Ecouter](#)

- . <http://nath.lit.over-blog.fr/article-le-wagon-arnaud-rykner-57670203.html>

« **B**ien après le débarquement en Normandie en 1944 , et la libération de Paris en Aout des trains de déportés ont continué à circuler vers l'Allemagne nazie depuis la France.

Le 2 Juillet 1944 un train part de Compiègne pour Dachau. C'est un wagon de 2166 hommes, arrêtés par la police, des résistants, des collaborateurs ou des gens au mauvais endroit au mauvais moment.

Ce convoi composé de 22 wagons (100 hommes par wagon), mis 3 jours pour arriver à Dachau au lieu d'une journée, et dans des conditions météorologiques caniculaires. A l'arrivée 1630 rescapés.

Voici l'Histoire du voyage dans ce train, raconté par l'un des voyageurs un jeune homme de presque 22 ans. Il aura 22 ans le 4 Juillet 1944, un Français, dont la famille a été déportée quelques mois avant lui, jeune, célibataire, résistant, puceau il a été arrêté à Paris par les nazis.

L'auteur fait ce choix de nous raconter l'histoire dans l'Histoire, le hasard a voulu qu'il soit associé à cet évènement par un proche. Ce qu'il nous raconte est un roman. Il s'est documenté, enquêté, lu et il fait référence à ce livre de témoignages "Le train de l'enfer" de Bernadac

Commentaire d'Arnaud Rykner en préface : "Mais même en sachant ce que je savais, en lisant ce que j'avais lu, je ne pouvais que mentir. L'inimaginable doit être imaginé. Là aucune image ne peut se former, il faut former une image. Une image injuste. Alors tout ce qui est

raconté est faux. Ce n'est pas un d'Histoire. L'Histoire est bien pire. Irréelle. Ceci est un roman."

[...] La lecture du Wagon fût riche d'apprentissage, l'instinct ou la chance de survivre, vivre quelques secondes, quelques heures de plus, tout en sachant que la mort sera l'ultime étape. Vous n'apprendrez rien de plus sur les conditions insalubres de ces voyages organisés pour les déportés, acheminés comme des bêtes au crématoire. Les déportés se deshumanisent, privés de nourriture, d'eau et de lien affectif épuisement physique et moral et certains sombrent dans la folie, certains arrivent à se suicider en s'étouffant avec une boulette de mie de pain, pour échapper à cet enfer terrestre. Juillet 1944 est un été chaud et les températures grimpent et la soif tenaillent, l'eau est inaccessible et lorsque des hommes qui regardent passer ses trains le long des voies leur lancent des seaux d'eau, ces quelques gouttes d'eau deviennent le vrai supplice de tantale.

Puis il y a ce passage de folie collective, enfermés dans les wagons sans circulation d'air, la chaleur torride et la soif agissent sur des corps fatigués, les courageux creusent le plancher du wagon pour créer des arrivées d'air et là la cocotte minute explose les déportés essaient de survivre pour respirer, et là c'est le talent de l'auteur qui opère, car je n'ai pu que l'imaginer ce moment (car difficile de décrire la justesse de l'événement) [...]

Je vais m'arrêter là, c'est le premier jour et le train n'atteindra Bar le Duc que le lendemain. Un endroit clef.

Je souligne le talent d'Arnaud Rykner à travers son jeune narrateur se nommant Vilar ou Weissman, c'est juste 3 jours dans la vie d'une personne et les 3 derniers jours de sa vie peut être, un guide de survie face à la mort, le renoncement est exprimé avec humilité, les liens avec autrui sont emprunts de respect, il reste altruiste face aux morts, les moments de rébellion existent et sont vite abandonnés et il cherche un sens à cette déportation car avant tout il reste humain.

Il prie Dieu et espère lorsque le train s'arrête à Révigny "Je retiens le nom du village inscrit sur la maison de la garde barrière : Révigny il y a Rêve

Face à ses bourreaux d'allemands je cite : "Tout est bien organisé, tout est allemand."

Et dans ces moments ultimes de détresse, autre idée qui m'a marquée : les déportés se mettent à calculer la vitesse du train sans moyen précis d'évaluer le temps et la distance, pour connaître précisément à quel moment ils vont passer la frontière et quitter leur pays la France.

Je pourrais continuer à vous abreuver de mes impressions et extraits de ce roman. Si le sujet vous intéresse, ce roman est en bonne place. Il donne une réponse partielle à Pourquoi ça? Comment est ce possible? Quelle limite à ces processus?

Je terminerais en insistant sur ce détail : dans ce train étaient déportés des Français, et les Allemands les considéraient comme des Juifs, bref nos ancêtres grand-parents, arrières grands-parents auraient pu être dans ce train et ont subi le même traitement : ce qu'on appelle la solution finale.

Merci à Arnaud Rykner pour son travail d'écrivain, merci aux Editions du Rouergue. »

. Centre National du Livre, « Note de lecture », Alexandre Drier de Laforte, 5 octobre 2010, <http://www.centrenationaldulivre.fr/?Le-Wagon>

La littérature concentrationnaire étant déjà abondante, se lancer dans une nouvelle description de l'horreur nazie était un pari risqué. Arnaud Rykner le relève brillamment avec *Le wagon*, sixième roman de cet universitaire et metteur en scène toulousain, spécialiste de l'œuvre de Marguerite Duras et Nathalie Sarraute. Le 2 juillet 1944, un des derniers convois de déportés immatriculé 7909 quitte la ville de Compiègne pour rejoindre le camp de concentration de Dachau et ce, bien après le débarquement de Normandie ou la libération de Paris. Le jeune Weismann, capturé par l'ennemi malgré sa tentative de se faire passer pour un citoyen helvétique du nom de Vilar, est embarqué de force avec une centaine de prisonniers dans un wagon prévu pour accueillir quarante personnes au maximum. Dans une chaleur et une puanteur insoutenables, il voyagera pendant trois jours avant d'arriver à Dachau où ses parents ont été déportés onze mois plus tôt.

Réduite à la plus extrême neutralité, la voix de ce narrateur est celle d'un être qui perd peu à peu une part de son humanité. Dans un style épuré, avec des mots simples et des phrases

courtes, l'auteur montre la transformation d'hommes doués de réflexion en de simples sujets organiques. À la manière de Robert Antelme (lui aussi déporté à Dachau) dans *L'Espèce humaine*, il décrit le processus méticuleux qui abolit toute identité et conduit Weismann à ne plus penser que par son estomac ou son gosier. Pour le héros et ses compagnons d'infortune, le train devient réellement un convoi à bestiaux : « (...) *Nos visages comme nos corps commencent à ne plus ressembler à rien ; ou plutôt ils se ressemblent dans le rien. Nous ne sommes plus qu'un tout, un tas indéfini. Ce que nous étions, ce qui faisait de nous des individus, des visages singuliers, commence à s'effacer* ».

Certaines scènes convoquent des visions d'Enfer : des villageois tentent, sans succès, de lancer aux prisonniers du train à l'arrêt des légumes frais. Une carotte se coince dans un barbelé, à quelques centimètres de la main de Weismann qui ne pourra pas la récupérer, jouant pour lui le supplice de Tantale. Un vent de la révolte souffle pourtant quelquefois parmi les prisonniers comme lorsqu'ils entonnent *La Marseillaise* après avoir dépassé Strasbourg, la ville où est né l'hymne. Mais l'espoir, « le sale espoir » que Jean Anouilh évoque dans *Antigone*, fait vite place à l'abatement et l'unité fragile de ce groupe d'hommes de tous horizons (Juifs, résistants, collaborateurs, délinquants de droit commun...) se fissure quand une bagarre éclate pour une bouffée d'air faisandé ou quelques gouttes d'eau de pluie. S'opère alors la transformation ultime de l'être humain : « (...) *Mais je n'y peux rien. Les Allemands m'ont enlevé toute indulgence, toute bienveillance. Ils ont fait ça de moi. Je ne veux plus pardonner. Rien. À personne. Si je sors de là vivant, il me faudra réapprendre ; mais pour l'instant, je ne veux pas essayer ; je m'applique à ne pas essayer. J'ai besoin de ça pour tenir, ne pas m'avachir à mon tour. Ne pas pardonner. Ce n'est pas vrai que le pardon rende humain. Pour être humain, pour le rester, je dois garder ma haine à moi, ne pas pardonner. À personne* ».

- Alette Armel, « Dans la lumière blanche de Nathalie Sarraute et Claude Régy », <http://bibliobs.nouvelobs.com/blog/la-vie-en-livres/20101118/22471/dans-la-lumiere-blanche-de-nathalie-sarraute-et-claude-regy>

Arnaud Rykner publie depuis 1999, dans la très belle collection La Brune des éditions du Rouergue, des textes incisifs, à l'atmosphère poétique et onirique, portés par des voix intérieures vibrant dans le silence de lieux clos, résonnant de présences souvent impalpables, se faisant l'écho de sensations subtiles ou de violences ravageuses. *Mon roi et moi, Je ne viendrai pas, Blanche, Nur, Enfants perdus* ont conquis un public formant comme une caste d'initiés. Certains de ces lecteurs connaissaient par ailleurs le travail d'Arnaud Rykner ancien assistant de Claude Régy, metteur en scène de Maeterlinck ou de Koltès et éditeur des *Œuvres* de Nathalie Sarraute dans la Pléiade.

Cette rentrée littéraire, *Le Wagon* a forcé l'attention d'un plus large public, par l'intensité de son écriture, la lucidité et la puissance d'émotion d'un récit réaliste, qui n'épargne aucun détail des cruautés subies par des hommes enfermés dans un train vers Dachau. Il fait entendre avec une saisissante clarté la voix intérieure d'un jeune homme passant les trois jours précédant son vingt-troisième anniversaire dans un convoi baptisé «Train de la mort» par Christian Bernadac qui a recueilli, dans les années 1970, les témoignages des survivants.

Cette voix exprime les tentations de l'homme confronté à ce désastre et à cette souffrance proches de l'absolu, imposés par ses semblables. «*Le pardon ne rend pas plus humain*, déclare-t-il. *Je dois garder ma haine pour rester humain.*» Pour échapper à l'abandon de cette humanité auquel ses bourreaux veulent le contraindre, il se raccroche à ses pensées. «*On ne fuit pas sa conscience, qu'elle pue ou qu'elle embaume.*» Ce constat d'un jeune homme dont le seul cadeau pour ses 22 ans est d'arriver encore en vie aux portes de Dachau, résonne d'une exigence éthique faisant écho à celle exprimée dans d'autres textes qui ont marqué la littérature tout autant que l'histoire de l'humanité : *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, *Si c'est un homme* de Primo Levi.

L'évocation de ces livres peut, ici, paraître sacrilège. Antelme et Levi ont survécu à l'inhumanité des camps et ils ne se sont autorisés à «en écrire» qu'après une lutte intérieure, de nature très différente chez l'un et chez l'autre, mais également dévorante. L'exigence de conscience critique, synthétisée dans la formule d'Adorno - «*Écrire un poème après Auschwitz*

est barbare...» - a retenti sur la génération des intellectuels de l'après-guerre qui ont le plus souvent banni l'image et l'imaginaire de la représentation de tout ce qui touche, de près ou de loin, aux camps d'extermination.

Né en 1966, Arnaud Rykner, appartient à une autre génération, celle qui accepte de faire roman de ce qui est longtemps apparu comme l'indicible /=> *Génération Littell*. L'écriture sur cette période de l'histoire, très novatrice sur le plan des formes et des points de vue, est devenue une sorte de catégorie littéraire, traitée par les critiques comme un ensemble à l'intérieur duquel ils tissent des liens, d'opposition ou de ressemblance, qui lissent les spécificités et enferment ce qui - heureusement - déborde.

Arnaud Rykner écrit à la première personne d'un déporté confronté aux traitements les plus dégradants et les plus douloureux pour le corps et pour l'esprit. «*Obscène*», l'adjectif est lancé, et par Arnaud Rykner lui-même dans l'introduction à son récit, indissociable du texte qui la suit.

Il y évoque, avec pudeur et réserve, les circonstances autobiographiques de la naissance du livre : la nécessité impérieuse qui a surgi face à la révélation de la présence d'un membre de sa famille dans ce train. Le corps de l'auteur est en jeu. Pas seulement l'esprit, la pensée cartésienne, la réflexion adormienne ou freudienne. «*Mon corps a décidé pour moi, ce jour-là, qu'un jour il me faudrait aller plus loin que ces quelques mots échangés au cours d'une conversation d'apparence anodine.*» Le corps du comédien. Celui qui préexiste et qui demeure au-delà des mots qu'il est chargé de porter.

Depuis les origines de son travail critique et universitaire, Arnaud Rykner poursuit «*l'instant - fût-il éphémère - où le logos s'affôle, où le langage crève, laissant voir, au-delà de lui, la matière hors langage, hors logique, hors histoire du Réel*» (*Paroles perdues. Faillite du langage et représentation*. José Corti, 2000). Cet au-delà, il le traque aussi au théâtre, lorsqu'il agit en tant que metteur en scène et demande aux comédiens de se dépouiller de toute pensée, de n'être plus que corps en mouvement, silencieux, retrouvant une image cachée, enfouie au fond de soi, et qui ne peut s'atteindre que par des états de l'être débarrassés de ces faux-semblants et ces attitudes de protection qui font, ordinairement, écran.

C'est là qu'apparaît l'image du jeune homme de 22 ans, serré dans un train sous la canicule à ne pouvoir respirer, se battant contre les morts et les vivants pour survivre, mendiant quelques gouttes d'eau croupie mais aussi capable d'échanger avec un bistrotier de la rue Balard ou un instituteur de la Nièvre et de chanter la Marseillaise, avec tous les survivants du train, au moment où ils passent la frontière : «*Nous chantons "comme un seul homme", raconte-t-il au présent d'une situation qui annihile toute possibilité d'avenir, vraiment, formons une seule voix, un seul corps souffrant.*»

C'est là que surgissent les mots, ceux que le jeune homme continue à assembler, qui portent ses pensées, ses souffrances et parfois encore ses rêves...

«*L'imaginable doit être imaginé*, affirme Arnaud Rykner dans son pré-texte. *Là où aucune image ne peut se former, il faut former une image*», à travers une démarche personnelle, authentique, forgée auprès de Claude Régy et à l'écoute des *Tropismes* de Nathalie Sarraute. «*Je suis de nulle part*», répond parfois Arnaud Rykner aux questions trop personnelles des journalistes. Il est en tout cas de ce territoire là, celle des créateurs en quête d'une «zone limite», souvent blanche, au bord du vide, où l'individu tente d'atteindre l'universel.

. Michel Baglin, «Huis-clos dans le train de la mort», revue *Texture*, 5 février 2011, <http://revue-texture.fr/spip.php?article416>

Arnaud Rykner vient de publier son sixième roman, «le Wagon» : huis-clos de l'épouvantable voyage vers la mort de déportés en route pour Dachau, en juillet 1944, ce récit témoigne du talent d'un auteur au style très assuré.

Ce roman, le sixième d'Arnaud Rykner, par ailleurs prof de fac et essayiste (spécialiste de Nathalie Sarraute et de Marguerite Duras) est un huis-clos : tout s'y déroule - en 140 pages - dans un wagon à bestiaux surchauffé. Tout, c'est-à-dire la lente agonie de déportés en route pour Dachau.

Le point de départ est historique : il s'agit d'un train parti de Compiègne le 2 juillet 1944 et qui

mit plus de trois jours pour parvenir à sa destination (il y eut ainsi durant l'été 1944, après le Débarquement et la Libération de Paris, d'autres trains en route vers les camps). Dans les 22 wagons de ce « train de l'enfer » comme il fut baptisé plus tard, 2166 hommes étaient entassés - résistants, collabos, délateurs et otages mêlés - 536 moururent en route. Le livre est le long monologue intérieur de l'un d'eux, un jeune résistant de 22 ans. On s'en doute, l'auteur ne raconte pas d'expérience, d'autant moins qu'il est jeune (né en 1966) : basé sur un fait historique, son impossible récit est évidemment d'imagination. Et c'est bien là le nœud de l'affaire. Car il fallait oser - et il fallait savoir - se glisser ainsi dans la peau douloureuse, torturée, de ceux qui ont été réellement placés face à l'extrême, confrontés à l'intolérable. C'était lever comme un tabou : « *J'ai toujours su qu'écrire sur ça m'était interdit* », déclare Arnaud Rykner, qui poursuit : « *Je n'en avais pas le droit, mais il fallait que je le fasse, et je l'ai fait.* »

Il l'a fait avec le ton juste, appuyé certes sur une documentation parfaitement digérée, mais surtout sur un style sachant créer la tension dramatique à partir d'une narration simple, sans effets, et pourtant hallucinante.

Il est vrai qu'il n'y avait pas à en rajouter : les détails de cet enfer sur rails où l'on essaie de survivre de la moindre goutte de pluie traversant le toit au milieu des cadavres en décomposition, où l'on passe de la violence bestiale à la solidarité improbable, dans une puanteur suffocante et une angoisse communicative, suffisent à broser le tableau de l'horreur. Encore fallait-il « *ne pas tricher* », « *ne pas faire le malin* », avoir la plume assez sûre pour ne pas sombrer dans une épouvantable caricature. Mais Rykner est un vrai écrivain. Il met la barre très haut. Et qui ne voit que son pari sur l'empathie rejoint l'enjeu même de la littérature ? Toute son ambition, il la résume d'ailleurs parfaitement lorsqu'il définit son effort : « *faire parler l'autre en moi* ».

Elle est atteinte avec ce livre magnifique.

Egalement :

<http://www.critiqueslibres.com/i.php/vcrit/24482>

<http://eireann561.canalblog.com/archives/2011/02/26/20489851.html>

<http://belle-enfant.over-blog.com/article-le-wagon-d-arnaud-rykner-58339608.html>

<http://lancelot-d-oslo.over-blog.com/article-le-wagon-d-arnaud-rykner-58943071.html>

<http://histoires-d-r.over-blog.fr/article-les-petits-plaisirs-d-un-week-end-pluvieux-lu-59556768-comments.html>

<http://animallecteur.canalblog.com/archives/2011/03/21/20686263.html>